Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 10

Artikel: Le troc
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225154

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 10 — Samedi 11 mars 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

APRÈS LES ELECTIONS

ENFIN ! les élections sont terminées et ce n'est certes pas dommage ! Après en avoir vu et entendu de toutes les couleurs, la trève des électeurs semble avoir été prononcée, du moins jusqu'en automne. Deputés, anciens députés et simples électeurs se retrouvent dans le rang et le train-train journalier de la vie reprend son cours.

A ce sujet une petite histoire me revient à l'esprit, peut-être saura-t-elle amuser les lecteurs du *Conteur*.

Il y a quelque temps, un jeune étudiant lausannois, à peine était-il devenu citoyen, reçoit du Greffe municipal l'avis de sa désignation comme membre du bureau électoral de son quartier. Le premier moment de surprise passé, il réalisa, en jeune sportif, que certains dimanches allaient, de ce fait, se trouver « sérieusement amochés ». Il s'en fut vers son père, pour lui conter ce qu'il appelait une vraie mésaventure et lui demander comment s'y prendre pour être dispensé de ces fonctions, sans doute honorifiques, mais qui ne laissaient pas de contrarier ses projets dominicaux.

— C'est bien, dit le père, puisqu'il en est ainsi, j'irai à ta place et afin de ne pas perdre de temps, je vais m'entendre de suite avec le Greffe.

— Oh ! merci, répond le jeune homme, passablement confus, alors que son père riait dans sa barbe du bon tour qu'il allait lui jouer.

— Seulement voilà, reprend ce dernier, puisque je dois te remplacer, tu voudras bien me laisser carte blanche pour agir de mon mieux, n'est-ce-pas ?

— Mais certainement !

— Eh bien, c'est dit ; je prendrai ton service exactement suivant l'horaire fixé, ainsi que tu l'aurais fait toi-même, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Bon, je serai à ton poste, sans doute de onze à quatorze heures et même plus tôt si l'organisation du bureau l'exige. Le dépouillement du scrutin sera probablement terminé vers minuit.

— ...

— Bien entendu, tout cela n'ira pas sans quelques menus frais se rapportant aux consommations, etc.

— Sans doute.

Et puis, il ne faudra pas oublier ces braves distributeurs de listes qui, à l'entrée de la salle de vote, grelottent sous la giboulée de mars : un bout de cigare et une tasse de thé, par ci par là, feront bien leur affaire.

— C'est bien gentil de penser à eux !

— Ce n'est pas encore tout : si, comme nous l'espérons, notre liste triomphe, il y aura lieu de fêter la victoire et, démocratiquement, on se répartira le coût de quelques bonnes bouteilles, n'est-ce pas ? Là, les aînés se font toujours un plaisir d'inviter les jeunes.

— Bravo !

— Fort bien, et il va sans dire qu'étant ton remplaçant j'aurai, comme les autres, à règler mon écot ?

— Cela me paraît certain.

— Tout à fait d'accord, et dans ce cas *j'avancerai* ta part de dépenses, à condition, toutefois, que tu veuilles bien me la rembourser, car ce n'est pas moi, mais bel et bien *toi* qui as été désigné pour faire partie du bureau. Alors, tu comprends ?...

— Comprends pas...

— C'est cependant bien simple, n'étant que ton remplaçant bénévole, je ne puis qu'avancer ta part d'écot — oh ! une dizaine de francs probablement — et je pense que tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je te retienne, à la prochaine occasion, cette somme sur ton argent de poche ? As-tu compris, maintenant ?

L'histoire s'arrêterait là si, au cours d'une joyeuse partie de cave réunissant, après les élections, quelques membres du dit bureau, je n'avais appris que la leçon de civisme fut excellente.

Fridolin.

DEIN LO TRAM

E su traovâ l'autr'hy dein lo tram numero sat, que l'ètâi pllien coum' on âo. Lo controleu l'avâi ma fâi rud' affére po recouilhi sa mounia et sè veillî de nion râobllia... L'arrevè vei on pucheint luron, hiô de six pî et oquiè avoué, dai bré coumeint dâi battant dè tesso et dâi man asse lardze que dâi foncets à fére âo fo. Lo gaillâ préteindâi que l'avâi dza paï son belhiet ; lo contrôleu desâi lo contréro et ma fai, d'onna réson à on' autra, le z'affére se sant gâtaïe.

— Se vo ne volliâi pas paï, vo faut décheindre, que fa l'hommo dâo tram.

— Allâde vo fére fotré ! que répond l'autro. Su dein mon drai...

— Rein dâo tot, païdè âo bin : frou !

L'autro budzive pas. Adon la controleu fâ signo âo gâpion que passâve. L'ètâi tot dzouveno, minçolet et maigrolet. L'arrevè :

— Io è-te, ci mau coumoudo, que demandè.

— Lo vouaitsé que devant, que fa lo contrôleu et que portè cllia carletta su l'orolhie...

Lo gâpion vouaité on momeint lo compagnon dâi pî à la tîtè, vouaitè lè dzeins que risant coumeint dâi bossus, tré son porta-mounia et fâ âo contrôleu :

—Diéro vo dâi-te ?

Sami.

LE TROC

C'EST ainsi que, de temps immémorial, on nomme les échanges en nature, sans intervention de numéraire.

« Tu as deux cochons. Donne-moi un cochon et je te donnerai un costume. Ainsi tu seras habillé et moi je pourrai manger. »

Voilà le truc du troc.

Aux Etats-Unis, le troc, façon tout à fait élémentaire de faire du négoce, revient en usage. Dans vingt-neuf Etats, il y a plus de deux millions d'habitants qui usent du système. Il y a des bourses de troc où les transactions en argent sont interdites.

L'Université de la Nouvelle-Orléans accepte des balles de coton et du bétail comme paiement du minerval de ses élèves.

Nombreux sont les chômeurs qui travaillent pour la nourriture et le vêtement. Il y en aurait cent mille rien qu'à Los-Angèles.

— Votre cabinet est bouché, Madame ? C'est entendu, je suis tout disposé à le désobstruer. J'y mettrai le temps et le travail qu'il faudra, mais en échange vous me donnerez ce pantalon gris que je vois depuis six mois à la vitrine de Monsieur votre mari.

Il est étonnant de constater que l'Amérique, si fière d'être aux premiers rangs du progrès moderne, en revient au système économique employé par les premières peuplades qui circulaient à travers le monde.

LA REVANCHE DE FRANÇOIS

ON aimait à se retrouver dans son petit atelier bien chauffé, sentant bon le cuir neuf. On s'asseyait tout contre le minuscule fourneau rond, sur de larges tabourets de cuir, bas et bien assis sur leurs pieds écartés... et l'on fumait, l'on discutait politique, religion, ou l'un de nous, encore sous le coup de sa dernière lecture, nous amusait par son enthousiasme pour tel ou tel livre récemment paru.

François, assis à sa table chargée de clous, de morceaux de cuir, de tranchets luisants et recourbés, nous écoutait, nous répondait toujours spirituellement. Le caldor chantonnait doucement ; dehors, les passants fouettés par la bise très forte en cet endroit, s'enfonçaient dans leur manteau, une main agrippée au chapeau menaçant d'une fuite éperdue le long des trottoirs.

Si vous montez au Château par la rue Neuve, au moment de tourner à droite, vous verrez la cordonnerie et François tirant sur sa vieille bouffarde. Même si vous n'avez rien à réparer, entrez quand même, vous serez charmé de la chaude simplicité de l'accueil et François comptera un ami de plus. — Ce pauvre François, la dureté de la vie, son accident qui ne laissa boiteux ne l'ont pas aigri contre les gens. Au contraire, on trouve à le fréquenter, cet apaisement et cette joie tranquille que dégagent les hommes qui ont beaucoup souffert. Tout de suite, il nous mettait à l'aise et quelques-uns de mes amis profitaient largement, trop largement de la douceur de son caractère.

Il y avait deux choses sur lesquelles il n'admettait pas la réplique. Et nous, nous prenions un malin plaisir à le faire monter sur ses grands chevaux. Il fallait le voir, alors, fulminer et cracher de colère tandis que, pliés en deux, nous ne pouvions reprendre notre souffle !

Par exemple, la question de la bienfacture du travail et son prix dont nous échafaudions une théorie de la plus haute fantaisie, le mettait dans un état irrésistiblement comique ! Il criait :

— Non ! non ! non ! et non ! et toujours non ! et encore non !... Vous n'y connaissez rien! Au jour d'aujourd'hui, on ne sait plus ce que c'est que bien travailler. On bacle, on sabote et on demande des prix à vous assommer un bœuf, on ne sait plus ce que c'est que l'orgueil de l'ouvrage proprement livré... allez ! à la va-comme-je-te-pousse ! Et tant pis si tout craque, pourvu qu'on soit payé ! C'est le principal ! Eh ! bien moi je vous dis que c'est une honte, que les trois quarts des ouvriers ne sont rien que des « gâte-minutes », jamais contents de la paie et toujours satisfaits de leur travail !!

— Allons, allons, François ! Ne t'énerve pas.